Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 21

Artikel: L'esprit des écoliers
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224595

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

rons de neuf heures du matin. La jeune sommelière, avec des yeux tout ronds, me fait répéter :

— C'est pien une fontue que vous avez temanté ?

Je confirme, quoique pas très rassuré, et j'attends. Dix minutes après, les deux décis, tirés frais, au vase même, sont devant moi. Je goûte le petit blanc que je trouvais bon, puis j'y reviens, si bien que les deux décis tirent sur la fin, sans que j'aie vu venir cette fameuse fondue. J'interpelle la petite Bäbeli : « Et cette fondue ? » Très embarrassée, elle me regarde, hésite, puis : «Je vais temanter à Matame.»

Et voilà que la brave tenancière me crie, impatientée :

— Dites donc, vous, est-ce que vous croyez qu'une fondue, ça se prépare comme une ration de pain et de fromage ? Il faut le temps qu'il faut pour la faire, votre fondue !

Or, mes deux décis étaient à sec et je commençais à me sentir plutôt mal à mon aise. On verra plus loin pourquoi.

Enfin, voilà la sommelière qui s'amène avec un caquelon posé sur une lampe à esprit de vin, une assiette, une fourchette, un poivrier et du pain. Dans le caquelon, une crème odorante fumait et bouillonnait.

En présence de cette mise en scène et de tout cet attirail, inconnus au jeune Bernois que j'étais, je commençai à pressentir une catastrophe :

— C'est tout ça, une fondue?

— Voui, mossieu!

— Et comment est-ce que ça se mange ?

A cette question, qui me paraissait logique, mais plutôt saugrenue à la patronne du café, celle-ci me répond sur un ton rien moins qu'aimable :

— D'où sortez-vous, jeune homme ? Quand on ne sait pas comment on mange la fondue, on n'en commande point, surtout à neuf heures du matin.

Quelle douche ! La petite Bäbeli, ayant pitié de mon embarras, me dit : « Il faut gouper le pain en bedids morceaux, brendre avec la fourgette et mancher gomme ça. » Puis, joignant le geste à la parole, elle m'initie à l'art de manger la fondue.

Je l'ai trouvée bonne, mais mon plaisir fut sensiblement diminué par l'appréhension de ce que tout cela allait coûter. Je n'étais vraiment pas à noce et pour cause.

Finalement, je me décide à demander ce que je devais.

— Ça fait vingt centimes les deux décis et soixante pour la fondue et le pain, en tout huitante, mossieu !

La catastrophe, la voilà. Mon fonds roulant et disponible se montait, ce jour-là, au total vertigineux de 35 centimes. Croyant que la fondue était un article à deux sous, comme un « Chäschuechli » (salée), j'avais établi mon budget comme suit : deux décis: 20 cent. ; la fondue 10 cent.; bonne-main: 5 cent.; total: 35 cent., somme égale à mon fonds de caisse.

Que faire? Prenant mon courage à deux mains, j'expose ma détresse à respectable dame Gret. Or, il faut croire que ma figure et mon attitude plutôt navrée disposaient la patronne à la bienveillance et lorsque je lui promis de venir payer ce qui manquait, à la première heure de l'après-midi, elle me répondit, moitié courroucée, moitié souriante :

— Oui, oui, mon petit, ça va bien. Mais, tu sais, une autre fois, quand on ne sait pas comment on mange la fondue, on ne vient pas, tout seul, un lundi matin, à neuf heures, déranger le monde sans pouvoir payer son écot !

Ai-je besoin d'ajouter qu'une « averse » sérieuse m'attendait à mon retour, de la part du patron, et que la brave tenancière du café du Midi a été intégralement payée ? *F. Wœlfli.*

Succès. — Alors, Toto, ton professeur est-il content de toi ?

— Oh ! oui, il m'a dit que si je continuais ici l'année prochaine, je serais le doyen d'âge de la classe.

Une jolie définition du demi-monde. — Le demi-monde, c'est l'échelon de l'échelle sociale, où la femme qui descend rencontre celle qui monte. »

BILLETS DE THEATRE

DEUX petits fiancés n'avaient vraiment aucune raison de ne pas se féliciter d'être au monde, de s'y être rencontrés, et d'avoir décidé de s'unir.

Tout leur souriait. Ils marchaient dans un rêve, dans un enchantement. Les cadeaux pleuvaient sur eux à torrents. Il leur en venait de partout, même de la part de personnes inconnues. C'est ainsi qu'ils eurent la surprise de recevoir deux billets de théâtre dont le généreux donateur ne s'était pas fait connaître. Sans aucune hésitation, les tourtereaux quittèrent leur petit nid, lui en roucoulant, elle, en sautillant et en faisant cui, cui, cui ; et ils se rendirent dans l'établissement municipal. Là, ils s'amusèrent joyeusement, rirent comme de petits fous en répétant : « Nous sommes heureux. Notre amour ne nous vaut que des marques d'approbation et de sympathie. Béni soit le cher inconnu qui a voulu que nous commencions si joyeusement notre vie de tête à tête ! »

— Ce doit être papa, disait la tourterelle.

— Ou le mien, répondait le tourtereau.

— C'est peut-être l'oncle Gustave.

— Peut-être la tante Jeanne.

— Bah ! nous finirons bien par découvrir le coupable, et nous l'embrasserons pour la charmante idée qu'il a eue.

Après le spectacle, ils rentrèrent chez eux en gazouillant tout le long du chemin: cui, cui, cui.

Mais après avoir ouvert leur porte, ils faillirent, de stupeur, tomber à la renverse : leur appartement avait été mis à sac. Tous les objets qu'ils avaient reçus des parents et des amis : le petit cartel en onyx, la pince à sucre et la théière en métal anglais, le linge de table, les dentelles, les bijoux, tout... et l'odieux, l'abominable voleur avait laissé ce simple mot sur la table : « Maintenant, vous savez d'où venaient les billets de théâtre. »

Les enfants terribles. — Toto, six ans, a la mauvaise habitude de ronger ses ongles. «Si tu continues, dit sa mère, tu auras un ventre énorme ». Quelques jours après, Toto et ses parents partent en voyage. Devant lui, dans le wagon, se trouve une dame, dont les preuves d'une maternité prochaine sont évidentes. Toto ne se lasse pas de regarder la voisine qui, intriguée, lui demande :

— Qu'as-tu, petit, à fixer ainsi tes yeux sur moi ?

— Oh! répond l'enfant, je sais ce que tu as fait, toi !

LES AMERICAINS

N'ENVIEZ plus les Américains. D'abord, ils ont presque tous cessé d'être milliardaires ils ont le front ridé, la tête penchée, et vont se faire inscrire au bureau de bienfaisance ou faire la queue pour obtenir une soupe populaire. On ne s'imagine pas les Américains dans la dèche ; on n'arrive point à admettre que leurs buildings pourraient ne plus comporter le confort moderne, l'ascenseur, le téléphone, ou que leur Roll-Royce pourrait être remplacée par une Rosengart. Un Américain maigre, étriqué, aux épaules rentrées, n'est plus un Américain. Il nous les faut gras, gros, sanguins, épanouis, importants, encombrants. Or, les Américains sont en passe de devenir actuellement le plus pitoyables des peuples. Ils sont rongés par l'amertume et minés par le désenchantement.

Que l'étalon or soit abandonné partout et ils seront en passe de tomber dans le trente-sixième dessous. Avec cela, ils seront très malheureux. Nous autres, nous sommes habitués à la pauvreté, aux restrictions, à la disette, on s'en moque. Quand se présente une année un peu plus dure, nous serrons d'un cran de plus, en crânant, notre ceinture, et nous nous disons : « Bah ! tout cela n'aura qu'un temps. » Notre ménagère supprime le beurre dans les épinards, remplace les épinards par des feuilles de chou, les feuilles de chou par des feuilles de betteraves, les feuilles de betteraves par rien. Nous nous accommodons de tout.

Or, un problème qui fait frémir se pose actuellement aux Etats-Unis : la quantité d'étain fournie dans le monde par les usines égale 150.000 tonnes annuellement et elle est nettement insuffisante pour les besoins. Ce métal, qui est surtout utilisé aux Etats-Unis pour la fermeture des boîtes de conserves, sera bientôt aussi recherché que l'or. Là-bas, on ne vit que de conserves. Si les conserves cessaient d'exister, 80 pour cent des maris mourraient de faim immédiatement, car si leurs épouses excellent dans l'art de polir les ongles et de fumer des cigarettes en buvant des cocktails, elles sont absolument inaptes à la moindre préparation culinaire. L'avenir de l'Amérique me paraît sombre. Si les femmes, là-bas, allaient être contraintes à se rendre utiles à quelque chose, à faire le ménage, à faire cuire des pommes de terre en robe de chambre ou des œufs à la coque, ce serait une révolution sociale dont j'aime mieux ne pas envisager les épouvantables conséquences. Ce serait la fin de tout, l'abomination de la désolation.

Aussi le *Conteur* a-t-il convoqué tous les Vaudois habitant les Amériques pour leur faire repasser la grande gouille et les ramener au bercail. Nous avons encore une bonne tranche de gateau et trois décis à leur offrir.

C'EST LE PRINTEMPS

C'EST le printemps, les giboulées de grêle, les chutes de neige ont succédé au radieux soleil de cet hiver.

Le tonnerre gronde de temps en temps, comme un contribuable qui ne serait pas content. Les arbres bourgeonnent, les volcans ont des éruptions, et beaucoup de personnes, au tempérament volcanique sans doute, bourgeonnent également et voient leur visage se couvrir d'une éruption qui fait leur désespoir. Le commerce du pharmacien va devenir florissant et sa mine va s'épanouir.

Sur le seuil de leurs boutiques, les apothicaires se frottent les mains. De même, sur le pas de leurs magasins, les marchands de parapluies, imperméables, de cache-nez, de pull-over, de trench-coat et de paraverses. Le thermomètre baisse, le chat miaule lamento, le vent gémit lacrymoso, l'hirondelle frissonne, la tourterelle grelotte, le pinson sanglote, c'est le printemps. Les poètes relèvent leur col, baissent la tête, toussent, se réfugient au coin du feu et songent, hélas ! avec tristesse, que l'hiver ensoleillé et joyeux ne pouvait pas toujours durer.

L'ESPRIT DES ECOLIERS

UN professeur de collège a eu l'idée de recueillir dans les copies de ses élèves, dissertations françaises ou versions latines, — les particularités qui pouvaient témoigner de l'étourderie de leurs auteurs et il les a réunies en un recueil ou « sottisier » où sont alignées quelques perles rares de l'espèce de celles-ci :

« A part quelques nénuphars, la rivière était fréquentée par beaucoup de nageurs. »

« Le train part avec une vitesse initiale et le quai reste animé. »

« Le petit cochon avait la tête dans le prolongement du corps et une queue minuscule adhérait à son arrière-train. »

« Les bohémiens séquestrent ? (l'élève avait voulu dire sans doute s'installent) un peu partout et ne vivent que de rapaces. »

« Mme de Sévigné naquit en 1626; ce n'est que plus tard qu'elle épousa M. de Sévigné. »

« Ce cheval au plumage sombre secouait joyeusement le « mort » entre ses dents. »

« Malherbe enleva à Ronsart quelques morceaux. »

Etc., etc.

A la place de ce professeur, je me serais bien gardé de publier ces extraits, parce qu'ils ne sont pas de nature à décider les parents à faire donner à leurs enfants une instruction secondaire. Il eût été plus habile, pour ce pédagogue, d'aligner sur de belles pages des passages de Victor Hugo, de Mérimée, de Flaubert, des vers de Racine, de Corneille, de Sully-Prudhomme, auteurs que les lecteurs de Raymonde Machart, de Dekobra et de Pierre Benoît ne connaissent plus, et d'attri-

buer ces morceaux choisis à des élèves perfectionnés par la méthode employée à l'établissement où enseigne ce professeur. Et ce collège eût bientôt décuplé ses effectifs.

2

L'ÉVÈNEMENT

Ainsi se déroulaient, en deux séries parallèles, les réactions que produit nécessairement, dans la population féminine d'une petite ville, la nouvelle d'un mariage. Chez Mme Martin, sous la forme polie des sourires et compliments, bonbons aigres-doux, le fiel sous le miel, mais de couleur et d'aspect avenants, comme ceux qu'on offre aux anniversaires, dans des sachets de soie rose et bleue. A la fontaine, naturellement, la forme était plus adéquate au fond des pensées, généralement peu charitables. La jalousie individuelle se doublait de la jalousie de caste. Les femmes qui lavent le linge se vengeaient de celles qui ne le lavent pas, dans un langage qui ne manquait pas d'énergie.

Y avait-il de quoi se monter le cou, pardine, quand tout le monde savait que si Mme Martin et sa fille pouvaient vivre de leurs rentes, c'était grâce au défunt M. Martin, le notaire, qui avait ruiné par ses spéculations malheureuses combien de braves gens de Sallens ! C'était toujours comme ça, on faisait du fla-fla avec l'argent des autres ! Car la mère Desponds racontait à qui voulait l'entendre des « gueuseries » (à Sallens synonyme de malversations) commises par M. Martin.

— Et ça fait grand genre ! et ça envoie au marché la bonne en tablier blanc ! et ça marie sa fille à l'étranger ! Ah, voyez-vous, Madame Dutoit, ça fait rire, tout de même.

— Ça ne vous fait que rire, Madame Desponds ? moi, ça me fait rager.

* * *

— Ne venez-vous pas à l'église, Madame Desponds ?

— Ma foi non, je veux les voir partir. Nous trouverons toujours de la place.

Mme Desponds emmena sa voisin dans la belle chambre, qui donnait sur la maison Martin. Les volets entre-bâillés permettaient de tout observer sans être vu. L'heure approchait.

— Y z'ont de la chance, quel temps !

La rue des Marronniers était gaie de soleil. Des hirondelles passaient avec leur brève chanson qui semble un glou-glou de source ; elles barraient le ciel, inclinant l'aile dans leurs brusques infexions, comme des gamins bicyclistes qui sont fiers de réussir leurs courbes et se penchent avec ostentation. C'était l'allégresse d'un clair matin de septembre. La chaussée était aussi nette qu'une chambre de vieille fille ; aucun torchon de papier; mais les traces du balai, en arcs réguliers comme des andains. De la grille à la porte des Martins, une double allée de lauriers et d'arbustes dans des demi-tonneaux verts, symbole de bienvenue et de bonheur pour les jeunes époux.

La maison était une ruche. Les portes claquaient ; on entendait jusque l'autre côté de la rue l'envol des jupes, le froufrou des soies. Des robes claires paraissaient, par les fenêtres ouvertes; les amies de noces, après le biscuit au malaga, donnaient le dernier coup d'œil à leur toilette.

Au rez-de-chaussée, aux larges baies de la cuisine, on apercevait le va-et-vient des cuisinières, aux injonctions du chef dont la barrette blanche impressionnait les gamins agrippés aux barreaux de la grille. On voyait les éclairs des cuivres, on entendait fouetter des crèmes; de temps en temps le chef, la main dans son bourgeron, mettait le nez à la fenêtre et considérait les petits curieux avec l'air de se dire en Parisien qui se respecte : « Ce qu'ils sont vaches dans ce pays ! »

Mme Martin avait préféré le repas à la maison. Il y aurait bien eu l'hôtel de l'Aigle, où se faisaient les noces et les banquets. Mais c'était bien vulgaire ; dîner chez soi redevenait à la mode ; c'était aussi meilleur marché, et, la place étant limitée, on pouvait plus facilement restreindre au strict convenable le nombre des invités.

— Il vous faudrait voir ces toilettes, Madame Dutoit ! Ce qu'il est arrivé de cartons, de paquets hier tout le jour, et des fleurs, et des corbeilles de vaisselle, et des plantes, et des affaires à n'en plus finir. A propos de toilettes, vous ne savez pas laquelle ? Ce matin, quand je vais appeler mon homme pour les dix heures, savez-vous où je l'ai trouvé ? A la grange, sur un tas de foin; il était là avec Chauvy, le facteur. Y z'avaient levé une tuile avec leur couteau, et y guignaient ces demoiselles qui ont couché chez les Martin, en train de s'habiller. Bougre, y n'étaient plus fiers, allez !

— Je vous dis, Madame Desponds, ces hommes sont tous les mêmes !

A cet instant, Mme Desponds poussa du coude son amie. La première voiture, en station dans la rue, venait d'avancer. Soudainement, une foule de femmes et d'enfants; les servantes du voisinage s'étaient ingéniées à trouver des prétextes pour sortir. Des commères, venues du haut de la ville, se dissimulaient les unes derrière les autres, chuchotant, tirant violemment par le bras des moutards rénitants, et qui se glissaient jusque sous les roues des voitures. Aux maisons, les fenêtres s'ouvraient doucement derrière les contrevents soigneusement tirés, et, dans l'entrebâillement, apparaissaient mobiles, les taches roses des visages épieurs.

— Les voyez-vous qui se préparent ?

De la fenêtre de Mme Desponds, on plongeait jusqu'au fond du vestibule ; on distinguait des avant-bras relevés pour enfiler des gants, des coudes noirs lustrant les hauts-de-forme.

Les cloches sonnaient ; le premier couple monta en voiture. Du seuil de la porte cochère, le voiturier Jolliet faisait avancer, ouvrait et refermait les portières, cérémonieux, cramoisi, étouffant sous la redngote qui sanglait son torse énorme et dissinait sous les bras une ceinture de plis.

— Y a Jolliet qui n'a pas chaud ! remarquait Mme Desponds.

Profitant d'un instant de répit, le gros garçon dépliait comme une carte un mouchoir à carreaux et s'épongeait, tout en pestant contre les gants qui emprisonnaient ses pattes. Ce qui l'éprouvait plus que la chaleur, c'était de ne pouvoir comme à l'ordinaire emplir le quartier de ruption, sauvant l'apparence d'une noce de vingt une des voitures ayant butté contre le trottoir :

— Eh nom de sort de nom de sort de...

Le roulement de la voiture couvrait fort heureusement la suite, ou les *r* faisaient comme des tonnerres lointains.

Mais déjà la première voiture revenait. Le temple se trouvant tout proche, Mme Martin avait décidé que les quatre landaus de Jolliet suffiraient. Sitôt qu'ils avaient déversé leur monde sous le porche, ils rentraient au trot pour une nouvelle fournée. C'était ingénieux, économique ; au lieu de mander à grands frais des voitures de la ville voisine, les quatre de Jolliet se multipliaient, allaient et venaient sans interruption, sauvant l'apparence d'une noce de vingt voitures.

Tout se passait d'ailleurs sans accroc ; sauf qu'un oncle campagnard de Mme Martin accrocha son chapeau en gravissant le marche-pied, et ce fut au milieu des rires, le haut-de-forme tout bosselé roulant malencontreusement jusqu'en un tas de crottin. N'eût été l'héritage escompté, Madame Martin eût vertement tancé le rustre. Elle se contenta de sourire aigrement.

— Si nous allions à l'église ? On ne peut pas attendre la mariée.

Les deux commères entrèrent par la porte latérale. Au même moment l'orgue ronfla et la marche nuptiale de Mendelssohn éclata sous les voûtes : la noce entrait. Un frémissement de curiosité courut sur l'assistance ; la plupart se levaient, sauf les dames de la bonne société qui se contentaient de tourner la tête d'un angle compatible avec la correction. La mariée laissait derrière elle un sillage de murmures ; elle était jolie, il fallait en convenir ; Mme Martin, en peau de soie noire, était suprême de distinction; on remarqua un officier de fière allure ; on admira sans restriction un couple mignon, garçon et fillette, en hautes bottines de chevreau blanc. « Mon Dieu qu'y sont braves ! » susurrait Mme Desponds à l'oreille de Mme Dutoit. Et les petits gaillards avaient conscience de leur succès ; la gamine se rengorgeait, rajustait d'un geste coquet les fleurs à son corsage, avec des gestes de carte postale illustrée.

(A suivre). *B. Grivel.*

Déformation professionnelle. — Un paton pharmacien a permis à son élève d'aller dîner en ville; mais à son retour il le questionne :

— Eh bien ! Charles, vous êtes content ? un beau repas ?

— Des plats qu'il y en avait à n'en plus finir ! de la boisso aussi : Et tout ça pour usage interne, au moins !

Bourg-Ciné-Sonore. — « **L'Ange Bleu** » a certainement été l'un des films qui a le plus longtemps tenu l'affiche à Paris, bien qu'entièrement parlé allemand. Le critique du « Vossische Zeitung » avait bien prévu la carrière magistrale du chef-d'œuvre de Josef von Sternberg lorsqu'il écrivit à sa parution : « Diesen Film werden ein paar hundert Millionen Menschen sehen ». Le Bourg reprend donc cette œuvre, tirée de la fameuse nouvelle de Heinrich Mann : « Der Professor Unrath ». Emil Jannings a probablement fait du professeur Rath sa plus belle création, quant à Marlène Dietrich, son interprétation du rôle de Lola est tout simplement admirable d'intelligence et de sensualité féminine, et l'a d'ailleurs consacrée du jour au lendemain l'une des plus grandes vedettes de l'écran.

Pour la rédaction
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron

KOCHER
Rue du Pont 7
Lausanne
tailleur Ier ordre
mesure, confection
promet beaucoup,
et tient tout autant
faites-en l'expérience !

Brisure de Thé
EXTRA
fr. 2.50 la livre
EXPÉDITIONS PAR POSTE
Epicerie V. Ponnaz
RIPONNE 1 LAUSANNE

Pour lutter contre la mévente des VINS VAUDOIS
demandez un
GIRARDOR
Vermouth exquis à base de
VIN VAUDOIS